

René Frégni

Elle danse
dans le noir

récit

Denoël

Extrait de la publication

Elle danse dans le noir

DU MÊME AUTEUR CHEZ DENOËL
ET EN COLLECTION FOLIO

Les Chemins noirs, *roman*, 1988
(Prix populiste 1989)
Tendresse des loups, *roman*, 1990
Les Nuits d'Alice, *roman*, 1992
(Prix spécial du jury du Levant)
Le Voleur d'innocence, *roman*, 1994
Où se perdent les hommes, *roman*, 1996

JEUNESSE

Marilou et l'assassin
(Souris Noire)
La Vengeance de la petite Gitane
(Souris Noire)

René Frégni

Elle danse
dans le noir

Denoël

récit

*En application de la loi du 11 mars 1957,
il est interdit de reproduire intégralement ou partiellement
le présent ouvrage sans l'autorisation de l'éditeur
ou du Centre français d'exploitation du droit de copie.*

© 1998, by Éditions Denoël
9, rue du Cherche-Midi, 75006 Paris
ISBN 2.207.24774.0
B 24774.2

À ma mère morte.
À ma mère vivante.

Depuis que ma mère est morte je ne tue plus les mouches. Sans doute poursuit-elle sa vie dans l'une d'elles ou dans toutes, comme elle est dans les nuages qui passent sur la ville, le pollen des platanes qui fait les tuiles vertes au printemps, et les quartiers d'ombre et de vent où je marche seul, frôlé par des enfants qui s'en vont et reviennent de l'école sous les feuilles qui tombent.

Pour la première fois de ma vie mon cahier me fait peur, mon stylo me fait peur, la petite table de bistrot sur laquelle j'écris depuis vingt ans me fait peur. Chaque jour je m'y assois et lentement je sens monter la peur. Je me sens incapable de raconter une histoire où des hommes et des femmes s'étreignent, se blessent, s'enfuient. Incapable de quitter mon corps et ma vie, comme je l'ai fait longtemps ; créer des personnages, leur donner la parole, la force de rire, la mémoire de leur vie, me

lancer dans un roman à la fiction raisonnable, organiser le temps. Tout cela est absurde. Je sens enfler un tel tumulte en moi. Je crois que cette fois je suis entièrement perdu.

Depuis que l'été s'est jeté sur la ville je ne dors plus, mon cœur bat trop fort. Il écrase tout. En quatre ans j'ai perdu ma mère, puis mon père, la femme avec qui j'ai vécu vingt ans m'a dit un soir « Je n'ai plus de désir pour toi », le lendemain elle partait.

C'est drôle, je me sens libre, plus libre que le vent qui descend des collines, plus libre que les pigeons qui choisissent leur clocher, libre de mourir ce soir. J'écoute sonner les heures, je n'ai même pas envie de mourir.

Je pose mon stylo, referme mon cahier où je n'ai rien écrit, et je descends marcher dans la ville. Les femmes sont chaque jour plus émouvantes, légères, apaisées, radieuses. Elles me tordent les boyaux.

Peut-être vivrai-je encore une histoire d'amour. Ai-je vécu un seul jour pour autre chose depuis que je suis né ? Je suis né au début d'un été aussi beau qu'aujourd'hui, sous un ciel de soie déchiré d'hirondelles. D'un seul regard ma mère m'a tout donné. Il y avait tellement de tendresse en elle, une telle concentration de douceur. L'été revient chaque année pour ma mère, pour nous. Nous sommes nés ensemble de son regard.

L'été m'envahit d'amour et je marche jusqu'au soir dans les rues de la ville en prenant soin de pleurer dans les quartiers perdus où je ne croise que des chats et des vieux sur un banc qui regardent leur maison s'écrouler et le soleil qui meurt.

J'ai passé tout le mois de juillet avec ma fille Marilou. Elle a six ans. Chaque jour nous allions nous baigner dans une petite rivière qui chante sous les saules, où j'allais déjà, enfant, pêcher à la main sous les branches mortes et les herbes des rives. Le soir nous choisissions un restaurant, sous les platanes d'une place, et nous mangions face à face, comme des amoureux. Au-dessus de nos têtes et des toits les avions rayaient de rose un ciel encore clair. Nous rentrions dormir dans mon unique chambre et je m'endormais heureux en lui racontant une histoire.

Depuis le premier août je suis seul, Marilou est partie avec sa mère dans les gorges du Tarn puis je ne sais où. Dans mon appartement silencieux je vis seul, comme ma mère a vécu les dernières années de sa vie, alors que mon père paralysé était dans une maison de retraite.

Je la rencontrais parfois dans les rues mouillées du matin, ses courses à la main. Ses yeux soudain rayonnaient. « Tiens, toi ! J'ai fait un saut à Prisu. » Je lui disais quelques banalités et je pour-

suivais mon chemin après lui avoir lancé : « Je passerai te voir, si tu as besoin, appelle-moi. »

Elle semblait chaque fois surprise de me croiser, tellement ravie.

Je savais qu'elle avait scruté chaque coin de rue dans l'espoir de m'apercevoir et d'entendre ces quatre mots : « Je passerai te voir. » Quel monstre je suis. J'aurais dû la serrer chaque jour dans mes bras et lui dire : « Viens, maman, on va aller boire ensemble un chocolat dans un petit café et nous mangerons un croissant, j'ai tout mon temps, on pourra bavarder. » Oui, monstrueux, avec la femme qui m'aura le plus aimé. Et je filais comme un voleur vers un corps jeune qui me comblait.

Maintenant que je vis seul je la comprends mieux ; ma fille me manque tellement. Je sais que dans quelques années, lorsque je la croiserai dans la rue, elle fera une pirouette gênée et à son tour courra vers les folies de l'amour. Elle le fait déjà avec les petits garçons de son âge. Elle m'abandonne et je suis pourtant le seul homme de sa vie, elle me le dit chaque jour.

Si l'amour cessait d'exister du jour au lendemain notre planète s'éteindrait. L'amour, toutes les folies de l'amour, rien que l'amour, le reste n'est qu'inutile poussière de vanité.

C'est une sensation étrange que de se retrouver seul, des journées entières, dans un appartement

incendié par l'été, et de se remettre lentement à écrire pour apaiser son cœur.

C'est beau et c'est triste. Je le sais, dès que j'aurai refermé mon stylo mon ventre se remettra à hurler. Quand j'arrose mes géraniums ou que je change l'eau des poissons rouges, il reste à peu près calme, c'est un peu d'amour, un peu de vie.

Je rêve d'une femme. Je l'aurais rencontrée un dimanche après-midi dans les rues désertes d'une ville, juste derrière le port ; La Rochelle ou peut-être Marseille. Elle aurait pour souligner le hâle de son corps un bracelet d'ivoire et de corail et un sourire triste.

Elle n'aimerait pas que je l'embrasse trop ou lui prenne la main. Elle me dirait : « Emmène-moi loin. » Et nous irions dormir dans des petits hôtels de montagne, des chambres qui dominent les vallées de brume et les châteaux forts, des vallées où grondent des torrents après les orages noirs du quinze août. Et je ne dormirais pas, tant le corps de cette femme si nue, près de moi, et son souffle bouleverseraient la fragilité de ma vie.

Le lendemain nous roulerions dans les gorges pourpres du Cians ou de Daluis, et je ne verrais que ses jambes d'été, son regard d'ombre et la

naissance de ses seins sous les fleurs de coton noires et rouges de sa robe.

Je voudrais l'emporter dans chaque hôtel du monde, lui faire l'amour comme on berce une enfant et lentement voir ses yeux d'orage devenir silencieux.

Un matin de juillet, il y a cinq ans exactement, j'ai croisé dans la rue le regard effaré de ma mère. Elle m'a dit : « Je t'ai appelé plusieurs fois mais tu n'étais pas là, depuis deux jours il y a du sang dans mes selles. » Ma mère était infirmière ; j'ai senti qu'elle avait peur. Je lui ai dit : « Ce n'est rien, maman, moi aussi ça m'arrive, je crois que c'est du sang mais j'ai mangé trop de tomates. »

L'après-midi je l'ai accompagnée chez un gastro-entérologue avec qui j'avais pris rendez-vous en urgence. Après un examen très long, une rectoscopie, si mes souvenirs sont bons, pendant que ma mère se rhabillait derrière un paravent, le spécialiste m'a entraîné dans une pièce voisine et m'a chuchoté : « Votre maman a une tumeur dans la partie terminale du côlon, il faut l'opérer rapidement. Je lui ai dit qu'elle avait un polype qui risquait de mal tourner et qu'il fallait l'enlever. »

Depuis quarante ans, je vivais dans la terreur que l'on m'annonce ça, le début de la mort de ma mère. À l'âge de six ans, j'en avais perdu le sommeil. Et cet homme banal venait de prononcer banalement les mots les plus douloureux de ma vie, pendant que ma mère se rhabillait comme une enfant.

Nous avons replongé tous les deux dans l'été, maman et moi, mais l'été ne ressemblait plus à l'été.

Toute notre vie ensemble m'a sauté à la gorge et je n'avais même pas le droit de pleurer. Elle marchait près de moi, discrète pour ne pas me déranger, avec la mort dans son ventre. J'ai senti que c'était notre dernier été.

Le chirurgien nous a conseillé une radiothérapie légère avant l'opération afin de sécher ce qu'il nommait lui aussi le polype. Il tenait dans ses mains la lettre de son confrère. Je crois que ma mère déjà n'était plus dupe. Elle me laissait la guider comme une enfant s'abandonne dans les bras de son père. Elle ne voulait pas m'affoler. Elle continuait jusqu'au bout à me protéger.

Le lendemain j'ai mis son petit bagage dans le coffre de ma voiture et nous sommes partis pour la clinique Sainte-Caroline à Avignon. Nous avons longé le Luberon par cette route qui emprunte souvent l'ancienne ligne de chemin de fer qui reliait jusqu'après la guerre Apt à Forcalquier et que le printemps blanchit de narcisses.

L'été était merveilleux, c'était peut-être le jour de mon anniversaire, ma mère allait bientôt mourir.

Toute menue près de moi, timide, gênée de me voler un si beau jour. Je la sentais heureuse pourtant de rouler avec moi sur cette jolie route où tremblait l'été. Heureuse comme si nous partions en voyage. Heureuse d'être avec son enfant comme jadis dans ce car qui nous emportait vers les Alpes, loin de Marseille et des soucis d'argent. Heureuse d'être avec moi pour les derniers jours de sa vie et sachant très bien depuis la première trace de sang que la mort grignotait son ventre.

À la clinique, une infirmière nous a accompagnés dans une chambre très vaste. Il y avait deux lits. J'ai posé le sac de ma mère sur l'un d'eux.

Dans l'autre une femme couchée criait doucement. Nous avons regardé l'infirmière. « Elle est

en phase terminale, nous a-t-elle murmuré, nous lui donnons de fortes doses de morphine, c'est sans doute sa dernière nuit, ensuite vous serez tranquille. » J'ai attrapé le sac et je lui ai dit : « Changez-nous de chambre, nous c'est juste un polype. – Impossible, a-t-elle répondu, nous avons admis votre mère en urgence parce que votre chirurgien a insisté, c'est le dernier lit. »

Ma mère a posé sa main sur mon épaule. « Ne t'inquiète pas, mon poussin, si cette femme a besoin de quelque chose, je serai là pour l'aider. »

Il y avait sans doute plus de vingt ans qu'elle n'avait pas osé m'appeler mon poussin. L'immense souffrance nous rapprochait. L'infirmière semblait très étonnée, non pas de ce mot affectueux employé pour un homme de mon âge, mais que ma mère avec un calme et une douceur extrêmes proposât d'aider cette femme qui partait.

La main de ma mère n'avait pas quitté mon épaule, elle m'a dit : « Je vais ranger mes affaires dans le placard et je m'étendrai un moment, cette chaleur m'épuise. Va boire quelque chose de frais au centre-ville, distrais-toi un peu, reviens quand il fera moins chaud. »

René Frégni

Elle danse dans le noir

Sa femme lui a dit un soir : « Je n'ai plus de désir pour toi. »
Le lendemain elle partait, avec leur petite fille de six ans,
Marilou. Le choc est terrible qui le projette quatre ans en
arrière, lors de la disparition de sa mère. Présent et passé
se télescopent.

Et, dans la touffeur de l'été jeté sur Manosque, René
Frégni ne dort plus, son cœur bat trop fort, écrase tout.
C'est un homme foudroyé qui se débat, qui s'accroche
aux mots pour ne pas se pendre.

Elle danse dans le noir, hymne d'amour à sa mère et à
toutes les amoureuses, est le sixième ouvrage de René
Frégni aux éditions Denoël.



B 24774.2  8.98
ISBN 2.207.24774.0
80 FF TTC